

demiers Sacrements, donnant aux autres les soins d'une Sœur de Charité; attendries jusqu'aux larmes, elles s'avancèrent vers lui et après avoir reçu la bénédiction l'invitèrent d'aller prendre son déjeuner à notre Maison de la Pointe St Charles, ce que Monseigneur accepta volontiers et ce dont il avait besoin après les fatigues d'une pareille nuit, il prit avec lui M^{onsieur} Phelan, Evêque de Kingston, qui se trouvant à Montréal dans le moment avait bien voulu partager avec Monseigneur Bourget la rude tâche d'une nuit aux ambulances.

Quelques jours ^{plus tard} c'est-à-dire vers le 15 de Juillet, Sa Grandeur voyant qu'il ne restait plus que les seules Sœurs de la Providence auprès des Emigrants, eut de justes craintes qu'elles ne succombassent à leur tour aussi promptement que nous, et de là, il fit appel aux Religieuses de l'Hôtel-Dieu, leur permettant de sortir de leur Cloître; celles-ci furent heureuses de répondre à la voix de notre digne Evêque, et six des religieuses vinrent se mettre à l'œuvre avec zèle et courage, et s'occupèrent sans réticence pour quelques semaines leur vie Claustrale contre celle plus bruyante des ambulances.

Le bon Père Willaudèle, Supérieur des Séminaires et le nôtre, ne manquait pas de venir faire de fréquentes visites à la Communauté, et son cœur se fendait de douleur en voyant les souffrances de nos pauvres malades et la maison soumise à une si cruelle épreuve; il essayait par mille bonnes paroles de consoler notre Mère, et d'encourager les Infirmières; puis, quand ce vénérable Père eut à pleurer sur la tombe de plusieurs de ses Confrères, et que les larmes ruisselaient de ses yeux, c'était

aupres de nos Sœurs qu'il venait épancher le trop plein de son cœur navré par un si cuisant Chagrin; que nos lectrices ne s'en étonnent pas, car celles qui ont connu ce Saint et fervent Supérieur savent ce qu'il y avait d'exquise sensibilité et de besoin d'épanchement dans son âme si noble, si grande et si ardente, en même temps si douce, si candide et si tendre.

Le bon Père Larri, qui alors était Confesseur de la maison, nous donna aussi de grandes preuves de désintéressement; et quoiqu'il redoutât beaucoup l'épidémie, il ne fut pas un seul jour sans se rendre deux ou trois fois auprès des malades et surmontant généreusement toute répugnance naturelle, il n'omit jamais un iota de ce qu'il croyait être de son devoir.

En déroulant les faits, nous voici rendus à un jour néfaste pour nos bons Pères de Séminaire, et le 11 juillet qui était un dimanche, la mort tragique de leur Compagnon M^r Jean Baptiste Etienne Gottefrez les plongea dans la dernière Consternation. A un Caractère vif, à une âme ardente, ce jeune et vertueux Ecclésiastique joignait un zèle empressé: "Faire en faisant le bien" semblait être sa devise. Le soir même du fatal accident qui l'arrêta soudain sur le Chemin de la vie, il était venu entendre la Confession d'une de nos postulantes qui ne parlant pas le français ne pouvoit s'adresser à notre Père Larri, qui de son côté ne comprenoit pas l'Anglais. Il sortoit gaiement de la maison vers les 6 1/2 h. quand rencontrant nos Sœurs qui le rendaient au Souper, il les salua comme de coutume bien amicalement, en leur disant: "Courage, mes Sœurs, tout cela passera, mais le Ciel restera!.." et voyant nos Sœurs, abattues, tristes

et fatiguées à l'excès, comme pour les distraire, il leur adressa avec une jovialité plus qu'ordinaire, quelques autres paroles gaies et aimables. Notre Mère, en le reconduisant à la porte, lui dit, d'un ton moitié sérieux, moitié en plaisantant: "Ah! ça Monsieur; "Prenez garde de vous tenir." Faisant allusion à la vivacité naturelle, elle voulait lui recommander de faire attention à sa santé et de prendre auprès des malades les précautions nécessaires et indispensables dans de pareils cas. Le bon Monsieur était tellement loin de se douter qu'il eût si tôt besoin d'une telle recommandation et qu'une heure plus tard, il se serait tenu. En saluant notre Mère et se retirant, quelqu'un l'aborda, et l'emmena vite pour un malade en danger, il partit à la hâte se rendit de ce pas chez plusieurs médecins, et comme il craignait d'être trop tard pour leur administrer le saint-Viatique, en allant à la Paroisse N. D. il se rendit à Bonsecours. Dans le moment on faisait des réparations à l'Eglise Bonsecours, et comme on voulait en même temps adosser quelques bâtimens à l'église, une des galeries avait été jetée à terre, et par une oubli impardonnable, la porte de cette galerie n'avait pas été condamnée; le bon M^r Gottefrey l'ignorait, il monta donc au second étage où était la Sacristie, ouvrit en toute vitesse cette fatale porte, alla se précipiter sur un amas de pierres et se fracassa la cervelle. Sa mort fut instantanée, car son crâne était ouvert et son corps tout mutilé. Quelqu'un ayant eu connaissance de l'accident accourut sur le Champ, et n'y trouva plus qu'un cadavre inanimé!... Ses restes furent déposés chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu où ils demeurèrent jusqu'au moment de la sépulture qui eut lieu le lendemain

le lendemain. M^r Kottsefey, n'était âgé que de 32 ans, il avait vu le jour à Paris, et n'était en Canada que depuis 5 ans seulement. Espérant, affable, gracieux, et spirituel, la paix et la tranquillité de lui-même et de ses collègues, et l'on pouvait à bon droit lui appliquer cette parole de l'Écclésiaste: " Le Cœur bon et Serein est dans un festin continu: Car on lui prépare les meilleures Viandes qui sont la paix du Cœur et le repos d'une bonne Conscience. (Ecc. Chap. xxx. v. 27.)

La fosse du regretté M^r Kottsefey, n'avait à peine d'être recouverte, nos bons Pères de St Sulpice, n'étaient pas encore revenus des navrantes émotions de cette mort tragique et inattendue, que déjà le Ciel réclamait un autre de leurs Confrères; et vingt quatre heures plus tard, le 13 juillet, le jeune et saint M^r Caroff, expirait dans des souffrances horribles, après quelques jours de maladie seulement, victime lui aussi de la terrible épidémie qu'il avait contractée au service des pestiférés.

S'il faut admettre que le Caractère pérorait dans les grandes circonstances, c'est en toute justice que l'on peut dire de M^r Caroff que le propre de son être était une Charité ardente, compatissante, agissante, fraternelle, sainte et divine. En étudiant les enseignements et les exemples de grand et divin modèle, il s'était dans docte plus d'une fois unis avec l'Apôtre St Paul: " Sans la charité, je ne suis rien." et voilà pourquoi, il poussa jusqu'à l'héroïsme, son apostolat aux ambulances. Quoique jeune d'âge, il avait pourtant la maturité du vieillard. Serein, grave et circonspect, il avait par son extrême aménité

20

rendre la vertu aimable. Sa piété tendre et éclairée lui faisait abondamment goûter les choses divines, et cette douce saveur enflammait sa charité et ne la rendait que plus active. Enfin, la douceur était le caractère distinctif de sa physionomie, si bien, qu'on le nommait généralement "Le bon M^r Baroff, le cher M^r Baroff." Ses malades immigrants le regardaient comme un saint et lui donnaient toute leur confiance; lui, de son côté, les traitait avec urbanité, leur donnant à chaque instant des marques d'une affectueuse sympathie et d'un héroïque dévouement. En voici des faits. Si par exemple, il apercevait deux ou trois moribonds étendus sur une même litière et qu'ils voulaient se confesser, il était le premier à se rendre auprès d'eux, pour entendre leurs confessions et les exhorter à mourir chrétiennement; alors, il lui fallait de toute nécessité partager leur couche dégoûtante et s'étendre à leurs côtés, au milieu de la saleté, pour humer ainsi le poison pestilentiel du terrible fléau et de relever ensuite avec des familles entières de Kernic le promenant sur sa doultane. Son zèle allait encore plus loin, et que de fois nos Sœurs ne l'ont-elles pas admiré avec des larmes d'attendrissement, remuer de ses propres mains, les lits des mourants, en enlever le fumier et y substituer à la place de la paille fraîche que lui-même allait chercher; d'autres fois, elles l'apercevaient tenant entre ses bras l'enfant d'une mère expirante, tandis qu'il aidait celle-ci par d'oultueuses paroles à bien mourir.

N'est-ce pas là l'apogée de la Charité Chrétienne?

Le bon et vertueux M^r Baroff, n'était âgé que de 32 ans, né en France, au diocèse de Quimper, il avait été ordonné prêtre en 1840.

Il s'embarqua l'année suivante pour le Canada et arriva à Montréal le 30 Octobre 1841, où il exerça le saint-ministère avec un grand succès, Universellement regretté, il le fut surtout de notre Communauté qui l'estimait beaucoup. Ayant été déjà nommé comme Confesseur quatre temps, notre très Honorée Mère et nos Supérieurs, l'avaient pris en haute considération pour la sagesse, la prudence, la bonté de cœur et le grand intérêt qu'il portait à toutes nos œuvres auxquelles il aimait à s'initier par le motif de pouvoir nous être de quelque utilité.

Le grand cadran du temps dans la marche régulière et ininterrompue semblait avec les heures presser la mort de la précipiter à pas de géant sur de nouvelles victimes et de les moissonner sans pitié, tant elles disparaissaient soudainement en nombre et en rapidité.

Au lendemain des funérailles de la regrettée M^{lle} Lotte Frey, 15 Juillet, le soleil se levait à peine à l'horizon, que déjà un glas funèbre annonçait le décès du bon M^r Pierre Richard. Enlevé aux espérances que donnent la santé, la force et la jeunesse, alors que par un laborieux ministère, il se montrait le digne simulé de ses confrères dans un même héroïque apostolat, il tomba d'épuisement à l'âge de 30 ans. Seulement, pouvant, lui aussi emprunter les paroles d'Ézéchias: "Lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de mes jours, je m'en vais aux portes du tombeau."
 "Je suis comme la tente d'un berger, qu'on plie pour l'emporter. Le Seigneur coupe le fil de ma vie, comme le tisserand coupe le fil de la toile. Et la ret tranche lorsqu'elle ne faisait que commencer. (Isaïe chp. 38.)

Le souvenir des angéliques vertus de M^r Richard en demeurant

gravi dans la memoire de ses contemporains, survécut à ses trop courtes années.

Après avoir déployé aux ambulances toute l'activité d'un zèle ardent et constant, il fut frappé de la contagion et dut à son tour s'incliner sous la main du Souverain Maître de nos destinées. Son séjour au sein de ce vaste tombeau d'agonisants, glorieux théâtre de ses vertus, fut une continuelle préparation à la mort, auquel il s'attendait sans la craindre, ni la redouter. Il s'en entretenait continuellement, et la pensée du Ciel était tellement son idée prédominante, qu'il la manifestait en toute rencontre. La grande édification de nos Sœurs. Un jour l'une d'elle lui faisant remarquer une quantité de permises toute fourmillante sur sa soutane, il lui dit avec une aimable sérénité; " N'y faites pas attention, ma Sœur, bientôt je l'espère ce seront au Ciel autant de perles précieuses!..

Le dernier jour que nos Sœurs le virent aux ambulances, elles furent surprises que contre son ordinaire, il fut sérieux, sombre et pensif, elles en augurèrent qu'il avait un commencement de fièvre. Dans un moment de la journée qu'il était debout vis-à-vis une fenêtre ouverte à côté d'un arceau de cercueils entassés, une de nos Sœurs le remarquant ainsi peiné dans cette attitude de rêverie, s'en approcha et lui demanda, s'il ne s'était pas malade? " Je me suis pas bien lui répondit-il d'un air souffrant. " Puis lui désignant du doigt les nombreuses piles de cercueils qu'il avait sous les yeux. " Pensez-vous, poursuivait-il que les nôtres soient faits? " Oh! bien, repliqua notre Sœur Sté Brève, qui, elle aussi, avait une assurance de la fin prochaine, " peut-être ne sont-ils pas faits, mais ce qui il y a de certain, c'est que les planches en sont séchées. " Puis

la conservation tombant sur nos sœurs cruellement en proie à la terrible maladie. Oh! qu'elles sont heureuses, s'écria-t-il d'un accent béhémement, bientôt elles seront au Ciel, moi aussi, j'espère aller les rejoindre. Quelques jours plus tard, le bon M^r Richard, ainsi que notre sœur Ste Chroa, s'éteignaient tous deux après des souffrances horribles et l'and de que leur enveloppe mortelle s'en allait ~~de son~~ ~~de~~ ~~même~~ et feroit sommeil de la tombe, leur âme glorieuse chantait dans le Tabernacle du Seigneur, un Cantique de gloire et d'amour.

Nantes fut le lieu de naissance de M^r Richard. Etant entré dans les Ordres Sacrés en 1841 la même année que M^r Barbarin, ils vinrent aux ensemble de France, l'année suivante, le dernier fut vivement affecté de la mort de son cher Confrère que il estimait à cause de son mérite et qu'il chérissait comme un frère.

Nos bons Pères Sulpiciens, qui, le même jour de Juillet, avaient fermé les yeux au bon M^r Magan, après avoir vu le terrible mal à charité à sa chair et le tourment que qu'à mort avec la cruauté et la rapacité du Raouton qui déchire une laine de proie, ni virent pas moins de 5. de leurs Confrères disparaître dans le court-intervalle de quinze jours seulement. Et le 23 juillet, au crépuscule du soir, alors que la nature se drapait dans son manteau de nuit, on creusait la tombe du vénérable M^r Jean Richard, qui avait rendu sa belle âme à Dieu, toute parée de vertus, ornée de mérite, et enrichie, d'un précieux et immense trésor de bonnes œuvres.

En ce saint-Pétrus, se vérifiait cette parole de l'Ecclésiaste: " Moins fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous serez allérez

non seulement l'estime, mais l'amour des hommes. Eccl. chap. 2. 19. L'Empereur
 avec lui au delà de la tombe, le respect, la révérence de milliers de personnes
 de différentes nations, et l'affection de tous les Coeurs qu'il s'était acquise
 par ses aimables qualités, surtout par son esprit de mansuétude, de sagesse
 et de dignité sacerdotale. Désirant le bien, le voulant, et prenant les
 moyens d'atteindre sûrement son but, toutes ses démarches étaient néanmoins
 pesées et mesurées, ne se précipitant nullement en hâte, il prenait ainsi ces
 regrettables froissements, qu'occasionnent si souvent des Caractères turbulents et
 agités, qui veulent tout embrasser à la fois au préjudice du repos et de la
 tranquillité générale. Aussi, Messieurs les Commissaires, ainsi que les
 Agents, dans les nombreuses difficultés de leur Administration, étaient
 heureux de recourir à ses Conseils, une simple parole de sa part était
 un ordre pour eux et elle était exécutée à la lettre. Si il arrivoit qu'il y
 eut entre ces Messieurs divergence d'opinion, ils en référaient au jugement
 de M^r Richard, dont il connoissoit la justice et l'équité, puis, ils se
 soumettaient à sa décision avec un plein contentement. "Soyez et l'
 argent, affermissent l'état de l'homme, mais un Conseil sage surpasse l'un
 et l'autre. Eccl. chap. XL. v. 25.,

Si maintenant, il faut une preuve de l'estime générale dont il jouissoit,
 j'en cite entre mille autres le fait suivant. Un jour ce vénérable
 Ecclésiastique, ayant fait demander à Monsieur l'Intendant, un ordre
 signé pour une Charge de paille, "Lui", répondit- celui-ci à l'envoyé,
 une Charge de paille pour le bon Père Richard, oh! que n'aige une charge
 d'or à lui faire présent! Quelques semaines plus tard, tous deux étaient allés à

où l'or et la paille sont de même valeur, ce gentilhomme, ayant été atteint de la contagion ne survécut que quelques jours au bon M^r S. Richard.

Dès les premiers symptômes de la maladie, le Vénérable Prêtre, se fit transporter à l'Hôtel-Dieu. Deux de nos Sœurs, étant allées le voir, peu de temps avant la fin, il leur donna une preuve de plus de sa grande compassion pour les malheureux, et la tendresse avec laquelle il les portait dans son Cœur et dans sa pensée, faisant un effort sur lui-même, et oubliant la violence du mal qui le torturait, il leur recommanda avec instance de bien prendre soin des petits enfants, et de ne les point perdre de vue, car, ajouta-t-il "les protestants, ne manqueraient pas de s'en emparer, et ce serait leur malheur.

Messire Jean Richard, était né à Alexandria, Etat de la Virginie. Son père se nommait Thomas Jackson et sa mère Anne Richards. Ayant été élevé dans le Protestantisme, il abjura l'erreur, et se détermina peu de temps après à embrasser l'état ecclésiastique.

Il reçut l'ordination sacerdotale, le 25 Juillet 1813, et s'agrégea au Séminaire de Monticel dans le mois de février 1814. Ayant été nommé ~~Professeur au Collège, et y donna pendant plusieurs années, puis rejoint sa communauté~~ ^{des pauvres} Recourut au Secours des Emigrants, et fut lui aussi victime de son dévouement et mourut le 28 Juillet, à l'âge de 60 ans.

Notre Communauté de son côté, continuait à n'être pas moins éprouvée que le Séminaire, et le 21 Juillet, des larmes ruisselaient de tous les yeux, quand le tintement lugubre du glas funèbre annonçait que notre St. Barbeau avait exhalé son dernier soupir. La

61

Messire S. Richard était venu à Montréal en 1807, dans l'intention de prêcher et de convertir à la secte le clergé de Montréal, qu'il savait le principal soutien de la religion Catholique en Canada. Pour aller plus sûrement à son but, il s'adresse directement au Supérieur du Séminaire - le Vénérable M^r L. Auguste Proux; mais c'est là que Dieu l'attendait pour l'éclairer cet esprit juste et ce cœur plein de droiture et de bonne foi. Instruit, convaincu et pénétré par les sages et savantes instructions qu'il reçut de M^r Proux, il ouvrit les yeux à la vérité, abjura ses erreurs, et par le même motif de zèle qui l'avait emmené en Canada, il demanda à entrer dans l'état ecclésiastique et devint par son savoir, sa haute piété, la politesse exquise de ses manières, un modèle du clergé, et un des membres les plus distingués du Séminaire de Montréal. Il s'attacha tellement à la personne de M^r Proux, que, quand celui-ci dans ses dernières années, dûit par l'ordre des Médecins aller faire un voyage en Europe en 1826, on ne crût pas devoir l'en séparer. Revenu en Canada, en 1826, M^r S. Richard, prodigua au Vénérable infirme, jusqu'à sa mort, arrivée le 7 août 1831, les soins les plus tendres et les plus affectueux.

P. 50 x Messire Caroff. Un jour qu'il était à la Communauté pour la visite de bonne année, notre Mère Supérieure et nos Sœurs se mirent à genoux pour lui demander la bénédiction; mais ce saint Ecclésiastique se jugeant indigne dans son humilité de cet honneur, tomba lui-même à genoux. "C'est à vous de me bénir dit-il à

notre Mère Supérieure, un pieux débat s'éleva sur l'humilité du
saint homme ne put être vaincu, on se releva en chant et per-
sonne n'eut de bénédiction.

utilité du
aut et per

Communauté perdait en elle un sujet précieux et les pauvres comptaient un cœur de moins pour combattre à leur malheur.

Notre Sœur M. Rosalie Barbeau, native de la Paroisse de St. François de Sales, au diocèse de Montréal, était entrée en notre Noviciat, le 12. Sept. 1825, dans la vingt et unième année. A un Caractère vif et enjoué, elle joignait une bonté et une générosité de cœur peu commune. Son ingénieuse Charité lui fournissant toujours quelques moyens de soulager ses Sœurs dans leurs traverses, et de les consoler dans leurs peines, elle se rendait pour ainsi dire maître de ses présences et de ses complaisances. Ses manières affables, et engageantes en lui gagnant les cœurs, mettaient les Sœurs si à l'aise que les jeunes aussi bien que les anciennes, ne craignaient pas de recourir à elle dans leurs différents petits besoins, persuadées, que c'était lui faire plaisir, que de requérir un service de sa part. Son amour pour le travail ne connaissait d'autres bornes que celles de l'obéissance, et le temps lui semblait si précieux, qu'elle se serait fait scrupule d'en perdre ou d'en employer un instant inutilement, aussi; son dévouement dans les plus grands jours de congé, était de travailler à des ouvrages de goût, qu'elle destinait au bouquet alors en usage pour la Fête de notre Révérende Mère Supérieure.

Dans les divers emplois qui lui furent confiés, comme la Cuisine, les Salles d'hommes et de femmes, où elle fut successivement employée, elle tenait à toujours partager avec les domestiques, les ouvrages les plus durs et les plus rebutants, et cette façon d'agir en se les attachant les rendaient très dévoués et prêts à tout faire dès le moindre signe de sa volonté.

D'une nature ardente, elle savait cependant modérer son activité naturelle.

par l'exercice de la présence de Dieu, et sanctifier ses actions par la pureté d'intention. Son esprit de travail se manifesta surtout dans une longue et douloureuse maladie qui la retint pendant plus de deux ans à l'infirmerie où nos Sœurs la virent avec édification, dès que ses souffrances devenaient tolérables, se livrer à des petits ouvrages manuels pour lesquels elle avait une grande aptitude. Ses objets faits avec un soin soigné servaient à l'ornement des autels, ou étaient vendus dans les Salles au profit de l'Hôpital.

La maladie de notre S^{te} Barbeau, faisait de tristes progrès, elle était arrivée à ne plus pouvoir prendre aucun aliment quelconque et à endurer les tortures d'une faim continuelle, le médecin de la maison après avoir employé avec beaucoup d'affliction toutes les secours de l'art, déclara enfin qu'il n'avait ^{plus} d'espoir à une guérison, et que tous les remèdes humains étaient inutiles. Notre pauvre Sœur se résigna et n'attendait plus que le moment où la divine Providence disposerait de son sort, quand un jour notre Mère Beauvieu de pieuse mémoire et alors Supérieure, voyant avec affliction la peste que cet objet si précieux causerait à la Communauté pensa lui faire faire une neuvaine au Bienheureux Alphonse, qui avait déjà par plusieurs faveurs signalées, manifesté dans cette maison le pouvoir dont il jouissait dans le Ciel. Connaissant donc l'obéissance prompte et aveugle de notre Sœur Barbeau, elle lui enjoignit de commencer une neuvaine au Bienheureux Alphonse et de lui demander la guérison, si tel était le bon plaisir de Dieu. Notre bonne S^{te} Barbeau, qui par les yeux de la foi, voyait Dieu dans ses Supérieurs, ne balança pas un instant à accomplir ce qui lui était commandé et fit la neuvaine avec toute la ferveur possible.

à la fin de laquelle, elle se trouva subitement et complètement guérie comme l'atteste les dépositions qui suivent et telles que reproduites dans le procès verbal qui fut rédigé à cette occasion.

Déposition de la guérison de notre Sœur Barbeau, par l'intercession du Bienheureux Alphonse, faite par elle-même à Sa Grandeur Monseigneur Bourget, Evêque de Montréal.

Monsieur. Votre Grandeur m'oblige de vous rendre compte de la faveur dont le Seigneur vient de me gratifier en me rendant la Santé que j'avais perdue depuis plusieurs années (par l'intercession de son Serviteur le Bienheureux Alphonse Rodriguez).

Puisque le Seigneur a bien voulu se servir d'une aussi Chétive Créature pour faire éclater sa puissance, je m'empresse d'obéir à vos ordres, espérant que Dieu en sera glorifié, et mon Bienheureux Protecteur exalté.

En l'année 1824, à la suite d'une purgation, j'éprouvai dans l'estomac une grande fatigue & compagnie d'un besoin continuelle de prendre de la nourriture; Cela fit supposer que j'étais incommodée des Nerfs, on me donna pour cela une forte dose de térébenthine. Ce remède eut un effet tout contraire à ce qu'on prétendait. Je ressentis de suite dans l'estomac un brisement insupportable pendant tout le jour. J'éprouvai aussi pendant l'effet de ce même remède des douleurs et des déchirements si aigus dans les intestins que j'eus peine à les supporter. Depuis cette époque j'ai toujours trainée une vie languissante; ce

qui néanmoins ne m'empêchais pas de vaquer à mes occupations ordinaires
 Jusqu'en l'année 1832, je n'éprouvai aucun Changement extraordinaire si-
 non que les Remèdes que j'étais obligée de prendre de temps en temps
 augmentaient beaucoup les douleurs d'intestins. En 1837, je me trou-
 vai plus indisposée qu'à l'ordinaire par suite d'une mauvaise digestion.
 On me fit prendre quelques Remèdes, qui en me débarrassant des humeurs
 qui me fatiguaient, ne firent qu'accroître mes douleurs ordinaires. j'éprou-
 vai dans la poitrine, l'estomac et les intestins une grande douleur accom-
 pagnée d'un feu dévorant. L'inflammation qui régnait dans les intes-
 tins se manifesta à la gorge, le tout augmenta considérablement jus-
 qu'au jour de ma guérison. Depuis l'année 1837, je ne fus plus en
 état de suivre régulièrement les Exercices Communs, je ne pouvais plus
 la moindre fatigue. J'éprouvais des douleurs de tête continuelles.
 Le défaut de digestion me força de prendre que des aliments très légers.
 autrement, je vomissais, ou j'avais la diarrhée. En 1839, je commençai
 à ne pouvoir plus supporter ni pain, ni aucune pâtisserie, je fus aussi o-
 bligée de m'interdire le laitage et les légumes, à l'exception des patates
 que je broyais dans du bouillon; ce que je continuai pendant l'es-
 pace de 7 à 8 mois. Le bouillon devint alors trop fort pour mon es-
 tomac; il fallut me contenter de les broyer dans de l'eau, et c'est le
 seul aliment que j'ai pris jus qu'au jour, ou Dieu me rendit la santé.
 Je ne pouvais plus prendre ni vin, ni liqueur quelconque, mon seul
 breuvage était du thé. Cette même année, il me vint une enflure
 par tout le Corps, surtout à l'estomac et aux reins. La seule chose

qui me soulageait dans cette Circonstance fut les fomentations; encore ce n'était que pour le moment, depuis l'espace de dix mois. J'éprouvais une telle sensibilité extérieure que le moindre attouchement me causait des douleurs aussi sensibles que si mon Corps eût été tout en abcès. Je ne pouvais non plus me procurer le repos du lit, ne pouvant y demeurer étendue à la manière ordinaire. Je m'appuyais seulement sur le coude et la tête, les pieds appuyés sur une chaise. Dans le mois de Septembre 1839, j'eus un redoublement de souffrances provoquées par l'inflammation qui devint extrême. On essaya encore quelques remèdes qui ne me donnèrent aucun soulagement, ma gorge était alors si enflée que je ne pouvais plus prendre de pâtées. Je buvais que du thé seulement, et une infusion de feuilles de roses; cela dura trois semaines. Ses douleurs d'estomac et d'intestins devinrent plus fréquentes et plus violentes; elles étaient accompagnées d'une faiblesse générale par tout le Corps.

Dans le Cours du printemps de cette année 1840, le Docteur Basile Charlebois déclara que j'avais un Squirrhe dans l'estomac. C'était dans cet état lorsqu'au mois de Juin 1840 de cette année, ma Sœur Brasseur, après avoir fait une neuvaine au Bienheureux Alphonse Rodriguez obtint la guérison d'une longue et opiniâtre maladie. Ce changement subi dans ma Compagne d'infirmité, me remplit de reconnaissance envers son Bienfaiteur; mais la vue de mes misères spirituelles m'empêchait d'espérer une telle faveur. Cependant d'après l'ordre que me donna notre Mère Supérieure je commençai le 27 Juin, une neuvaine au Bienheureux Alphonse Rodriguez; toute la Communauté la faisait en même

temps. J'esperai alors que l'obeissance, les prières de notre Mère et de mes
 Sœurs m'obtiendrait l'effet demandé. Dès les premiers jours de la neu-
 vaine, j'éprouvai un redoublement de souffrances partout le corps et une
 faiblesse extraordinaire, ce qui allait toujours croissant. Le Septième jour
 à Cinq heures du Soir, je fus à la tribune prier devant l'image et la
 Relique du Bienheureux Alphonse, j'y restai une demi-heure, et je ne
 ressentis pendant ce temps aucune douleur, et beaucoup moins de fai-
 blese. Je sentis dans ce moment une pleine confiance que Dieu
 par les mérites de son fidèle Serviteur aurait pitié de moi; Cependant
 mes douleurs intestinales recommencèrent avec plus d'intensité que jamais.
 La faiblesse devint si grande que je ne pouvais presque plus me tenir
 debout. Je fus obligée de me mettre au lit. Cette crise ne dura qu'
 une heure, les douleurs s'apaisèrent graduellement. A huit heures,
 je sentis le besoin de prendre de la nourriture, je n'avais pris durant
 tout le jour que deux petites Cuillères de potates boueées. Je pris alors
 la troisième et je sentis le passage plus libre, j'en pris encore une au-
 tre et je bus quelques gorgées de thé; un quart d'heure après, je crus
 que mon estomac allait se rompre et se dissoudre par la force et
 la violence des douleurs, ce qui dura jusqu'à dix heures et demie.
 Peu de temps après, j'entraî dans un doux sommeil. Je m'éveillai
 quelques minutes après minuit, sans éprouver le moindre mal et je
 sentis une voix intérieure qui me disait, que j'étais guérie. Je me
 levai aussitôt et je me trouvais bien, que je me crus une autre moi-même.
 Je me mis de suite à genoux pour remercier le Seigneur de la

grace qu'il venait de m'accorder. Je restai deux heures dans cette posture sans être fatiguée. Je restai aussi pendant une demi-heure les bras en Croix. Je fis cette épreuve parce qu'auparavant je ne pouvais demeurer en cette posture une demi-minute. Il me restait encore une petite sensibilité dans les Côtés. A cinq heures, je fus chez notre Mère, pour lui faire part de mon bonheur, elle fut frappée, ainsi, que celles de nos Sœurs qui me virent alors, de l'air de Santé qui seyait sur ma figure. Je descendis de suite à l'Eglise où j'entendis presque toute la Ste Messe terminée. Je fis la Ste Communion, après laquelle la petite sensibilité qui m'était restée au Côté disparut entièrement. Après l'action de Grâces je retournai auprès de notre Mère, et je lui dis que j'étais parfaitement bien. Elle me répondit: "Yrousez-vous, et prenez des aliments, qui, jusqu'à ce jour vous ont été contraires". Je fus prendre mon déjeuner à l'Infirmerie, et je m'angeai du pain et du beurre avec une tasse de Café. Je descendis ensuite à la Procure, où se trouvoit réunie une partie de la Communauté, je restai près d'une heure debout. Je fis plusieurs tours dans la maison, sans éprouver la moindre fatigue; en fin, notre Mère, me fit monter avec elle en voiture pour éprouver encore mes forces. Je soutins cette épreuve comme les précédentes; j'étais aussi souple, que si je n'avais jamais été malade. Depuis ce temps, je mange gras et maigre et de tout ce qui se présente sans en être fatiguée.

Marie Rosalie Barbeau dite S^{te} Marie

Sœur de la Charité

J'avais obtenu de notre Mère Supérieure la permission de faire quelq[ue]

promesses qui pourraient être agréables au Bienheureux Alphonse que j'invocais, entre autre celle de changer mon nom en Cœur qu'il portait; mais, ils avaient été adoptés par deux de mes Sœurs, je pensai que le nom de Marie pour lequel il avait eu tant de vénération pendant sa vie, lui serait agréable. Je lui demandai donc que s'il agréait cette petite concession, il m'en donna la preuve, et m'obtenant ma guérison, un jour avant la fin de la neuvaine. Ce qui arriva suivant mes desirs.

Sœur Rosalie Barbeau, dite S^{te} Marie, S^{te} de la Charité.
Hôpital Général de Montréal, 7 Août 1840.

Déposition du Docteur B. Charlebois, médecin de l'Hôpital Général.

Je Certifie que lorsque je fus demandé pour soigner à l'Hôpital Général de cette ville en Novembre dernier, je trouvai la Sœur Rosalie Barbeau, bien souffrante avec des douleurs d'estomac qu'elle avait depuis un certain nombre d'années. J'essayai à plusieurs reprises tout ce que je pus m'imaginer pour lui procurer du soulagement, mais toujours sans effet, parce que les remèdes, mêmes les plus légers, lui causaient des révolutions terribles: pour lors, prenant d'après les Symptômes de la maladie qu'elle avait un Squirre dans l'estomac, je l'abandonnai. Au commencement de Juillet ~~un~~ ou deux jours avant sa guérison je la vis, elle me dit que les douleurs augmentaient toujours, et qu'elle ne pouvait pas vivre longtemps dans cet état, mais qu'elle faisait une neuvaine au Bienheureux Alphonse Rodriguez, qu'il fallait qu'il la tuât, ou qu'il la guérisse. En effet le quatre de Juillet, elle vint chez moi, accompagnée de la Supérieure de la Communauté, et me dit:

"Je suis guérie, et si vous en doutez, venez de soir à quatre heures et vous me verrez manger". J'y fus à l'heure marquée et la vis manger avec goût. Quelque temps après la guérison, elle a eu le Choléra de pays, j'ai pu pour lors lui faire prendre tous les remèdes nécessaires sans aucune difficulté, et depuis ce temps elle ne cesse de jouir de la meilleure santé.

Basile Hoya cinthe Charlebois, Médecin de l'Hôpital Général.

Nous soussignés, certifions, que la déposition ci-dessus a été attestée par le haut nous, le 19 du Courant, qu'elle est véritablement de Celui, dont elle porte la signature, et qu'on peut y ajouter foi.

Montréal le 25 Aout 1840. Jg. Bourget, Poëque de Montréal.

Antoine Marceau, Vicair Général, J. Quiblier, G. G.

Déposition de M^r Simeon Romain Sarré Chapelain de l'Hôpital Général.

Le soussigné prêtre du Séminaire St Sulpice de Montréal, Confesseur ordinaire de l'Hôpital Général (Sœurs Grises) Certifie la vérité des dépositions des Sœurs Marie Rosalie Barbeau et Angélique Victoire Bragueau sur leurs maladies et leurs guérisons subites. Depuis le commencement de l'année 1836, jusqu'à la présente année 1840, j'ai vu plusieurs fois la Sœur A. W. Bragueau réduite à la dernière extrémité et notamment dans le mois de Mai de cette année. Je déclare aussi, avoir vu la Sœur Rosalie Barbeau, la veille de sa guérison dans un état de grandes souffrances et de faiblesse extrême, de manière à ne pouvoir se tenir debout sans secours.

En foi de quoi, j'ai donné ma signature J. B. Sarré prêtre
Hôpital Général, Montréal, Ce 7 Aout 1840.

Deposition de Sœur Thibodeau Pharmacienne de l'Hôpital Général.

Je soussignée Sœur de la Charité et Pharmacienne de l'Hôpital Général de Montréal, que ma Sœur Rosalie Barbeau dite St. Marie, ayant été déclarée incurable par le Docteur Basile Charlebois, médecin de notre Hôpital pour un Squirhe qui elle avait dans l'estomac, fut parfaitement guérie le quatre Juillet de la présente année mil-huit-cent-quarante; le huitième jour d'une neuvaine faite en l'honneur du bienheureux Alphonse Rodriguez; à l'effet d'obtenir le recouvrement de sa Santé, comme elle l'avait demandé plusieurs jours auparavant. Car à ma parfaite connaissance elle avait demandé à Dieu, que si c'était la Sainte volonté qu'elle fut guérie par l'intercession du bienheureux Alphonse son Serriteur, elle avait fixé pour époque de sa guérison le huitième jour de la Neuvaine. Depuis cette époque, elle a continué à se bien porter, vaquant aux travaux ordinaires de la Communauté comme les autres Sœurs et digérant bien toutes sortes d'aliments. Quoiqu'elle n'ait éprouvé aucun symptôme de son ancienne maladie, elle a été atteinte du Choléra du pays dont elle a été parfaitement guérie, elle a digéré et soutenu les remèdes prescrits, ce qu'elle n'avait pu faire depuis l'année mil-huit-cent-trente-sept. En foi de quoi j'ai donné le présent Certificat à l'Hôpital Général de Montréal le 19 Aout 1840

S^t Leonard Thibodeau. Pharmacienne.

Nous soussignées, certifions que la déposition ci-dessus a été attestée par devant nous, le 19 du Courant, qu'elle est véritablement de celle dont elle porte la signature, et qu'on peut y ajouter foi.

Montréal le 25 Août 1840.

73
Jg. Quéque de Montréal.

Antoine Manseau J. G.

J. Duublier J. G.

Déposition des Sœurs de l'Hôpital Général.

Nous soussignées Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, dites communément Sœurs Grises, affirmons que notre Chère Sœur P. Barbeau, dite S^{te} Marie, nous a paru dans un état incurable par maladie augmentant jusqu'au jour de sa guérison qui fut le quatre juillet de la présente année, huitième jour d'une Neuvaine faite par elle au Bienheureux Alphonse Rodriguez pour obtenir la Santé; et sans l'aide d'aucun remède, elle s'est trouvée bien. Depuis ce jour elle a donné toutes les marques d'une Santé parfaite et a continué depuis cette époque à se bien porter, n'ayant aux travaux ordinaires de la Communauté comme les autres Sœurs.

Quoiqu'elle n'ait éprouvé aucun Symptôme de son ancienne maladie, elle a eu besoin de prendre des remèdes qui ont parfaitement opéré, ce qui n'avait pas lieu depuis mil-huit-cent-trente-sept, qu'il était impossible de lui donner aucun remède.

Elle est à notre Hôpital Général, le Sept Août mil huit-cent-quarante.

S^{te} Marguerite Beaubien Sup^{re}. S^{te} Marie Oulalie Sagrabe S^{te} Catherine Hurtey.
S^{te} Marie Joseph Ch. Hardy. S^{te} Marie A. Malet. S^{te} Ulvire Thibodeau dite Brault.
S^{te} Marie Anne Nobleps. S^{te} M. Rose Jadurantaie S^{te} Yoi Beaudry.
S^{te} Marie Céleste Séguin. S^{te} M. Rose Coctée. S^{te} Adeline Desjardins.
S^{te} Marie Emilie Chénier. Inf. S^{te} M. S. Gosselin.
S^{te} Marie A. G. Hainault. S^{te} A. M. Brayeau dite S^{te} Alphonse.
S^{te} M. Louise Palade Dept. S^{te} Elisabeth Hughes.

La Grandeur Monseigneur de Montréal, dressa lui même un procès verbal de cette miraculeuse guérison et de plusieurs autres opérées dans cette maison par l'intercession du Bienheureux Alphonse Rodriguez. Cette pièce est consignée dans nos archives et porte les signatures suivantes.
 Ignace Isique de Montréal. J. Quiblier. N. G.
 F. Demers. N. G. Ant. Manseau. N. G.

A partir de ce moment notre Secus Marie, comme nous la désignerons désormais, continua de suivre régulièrement tous les Exercices de la Communauté, et la fessant avec laquelle elle s'en acquittait protestait de ses sentiments de reconnaissance envers la bonté divine pour le prodige arrivé en sa faveur.

Ayant été placée Dépensière à la Cuisine, elle se mit dès lors à remplir sans s'écarter toutes les fonctions les plus pénibles de cette charge, et son amour pour les pauvres se manifesta à cette époque d'une manière aussi édifiante qu'admirable. Voyant avec un serrement de cœur, qu'il y avait dans la Ville un grand nombre de malheureux qui souffraient de la faim, elle sollicita auprès de notre Révérende Mère Beaubien la permission de nourrir avec les restes de la Communauté tous ceux qui viendraient demander à manger. Notre bonne Mère, qui elle aussi avait une main tendre pour les pauvres, céda volontiers à la demande, mais avec la condition cependant de ne point excéder les dépenses ordinaires. Contente et heureuse, notre S^{te} Marie sans rien négliger des devoirs de son emploi, allait au-devant de tous les

pauvres qui se présentaient, elle finit bientôt par les servir tous à la même
 heure. Puis, quand le Refectoire était servi, elle accourait à eux, la joie
 épanouie, le sourire ^{avec} de bonnes paroles sur les lèvres, et un empressement
 qui marquait le contentement de son Cœur; ceux-ci s'attroupaient autour
 d'elle, tandis qu'elle leur distribuait du pain et autres vires dont elle pouvait
 disposer sans préjudice pour la Communauté. Le Dieu des pauvres, ajoutant
 tout nos mérites, qui les a aimés jus-que-à porter leurs livrées, et qui se
 plaît, à récompenser l'humble Confiance des âmes aimantes et Charitables,
 multipliait le peu que notre bonne Sœur avait à leur donner, car autrement
 il lui eût été impossible de subvenir à la nourriture de 150 à 200 personnes
 qu'elle assistait habituellement. Aussi son nom était tellement en béné-
 dictio parmi les pauvres, que si pour quelques jours d'absence ou d'absence
 ils étaient privés de la voir, dès son retour, c'était à qui lui donnerait plus
 de témoignages de joie; les femmes allaient jus-que-à lui baiser les mains,
 d'autres moins hardies, baisait son habit. De son côté, elle le rendait le
 réciproque, en les appelant ses Chers enfants, les passant en revue avec un
 air de commisération, qui témoignait de sa Sympathie et de l'intérêt
 qu'elle leur portait.

Ayant été chargée de la Cuisine, elle fut successivement nom-
 mée hospitalière de la Salle des femmes, puis ensuite d'une Salle d'
 hommes, Charge dont elle s'acquitta à la Satisfaction générale, et son
 désir de soulager le plus grand nombre de malheureux possible la pré-
 dominait tellement, qu'elle ne trouvait jamais sa Salle assez remplie, aussi
 dès qu'il s'en présentait quelqu'un, elle parvenait toujours à lui avoir une

place malgré les obstacles qu'elle rencontrait, Puis sa grande bonté et son heureux caractère, lui fournissaient mille expédients pour entretenir l'accord et la gaieté parmi cette classe d'individus si difficile à contenter. C'était au milieu d'une carrière si laborieuse, que s'écoulaient paisiblement ses jours, quand retentit soudain le cri de détresse d'un millier d'émigrants; de suite, l'écho plaintif de leurs lamentables gémissements, en frappant son oreille, attendrit son cœur et spontanément elle s'offre pour voler à leur secours; son sacrifice est accepté, et la voilà en route pour les ambulances, soutenue et guidée par la Foi, sa mystérieuse boussole, et armée de la Croix son unique et suprême renfort aux heures de combat. Les malades les plus dégoûtants ont pour elle de droit la préférence, elle parcourt les coins et recoins, arrache ceux-ci à leurs immondices, les prend entre ses bras, et les dépose sur de la paille fraîche, puis retournée à ceux-là, les mettoie et les place en un lieu moins incommode, tout cela, au milieu d'une atmosphère mephytlique, respirant sans même y penser, le poison pestilentiel devient immédiatement mortel par l'agglomération de cette masse d'individus.

Un jour, tandis que comme d'ordinaire, elle était occupée d'une jeune mourante, toute absorbée dans ses humbles fonctions, un jeune médecin des ambulances, vient à passer, il la voit, la regarde, et s'arrête ému; attendri, il s'approche, offre ses services et s'apprête à lui aider à soulever la malade; mais l'infection le fait bientôt pâlir, le cœur lui bondit, et prit d'un soudain vomissement, il est obligé de se retirer; étonné et confus de se voir vaincu par une femme

71

fièle et délicate, il est à se demander pour quoi? quand tout-à-coup éclairé par une lumière intérieure, il comprend, qu'il y a quelque chose de divin et de surhumain dans le courage d'une Sœur de Charité. Bientôt à son tour le jeune Médecin protestant est lui-même atteint de la maladie, il va mourir; sa famille veut faire venir un Ministre, il le refuse, et demande un prêtre Catholique, disant, que sa Religion, qui met au cœur tant d'héroïsme, est incontestablement la seule véritable, on s'y oppose, il insiste; un prêtre s'écrit-il, vite un prêtre, on lui refuse, il persiste encore, et comme il n'y a plus d'espoir, on appelle le prêtre; il absout, reçoit le baptême, et l'eau mystérieuse en régénérant son âme, lui redonne la santé du Corps, et dans sa reconnaissance envers le bon Dieu, il se plaît à répéter, que c'est à l'héroïque dévouement des prêtres Catholiques, et à l'étonnant courage des Sœurs de la Charité qu'il doit sa Conversion. Le jeune Converti, n'était autre que le Docteur Samuel Schmidt, futur médecin de notre Hôpital.

Notre regrettée et Chère Sœur Marie, succomba à peu près vers le même temps, et après quelques jours d'un douloureux martyre patiemment enduré, qui complétèrent les derniers fleurons ajoutés à sa couronne, son âme épurée s'éleva vers la patrie céleste, répétant avec le Psalmiste: " Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je l'ai recherché uniquement: C'est d'habiter dans sa maison, d'y contempler ses délices, et de considérer la beauté de son Temple. Ps. XXVI. 7. 8. Voir page 37. 1^{re} Bruyère.

Dans la journée du 31 Juillet; alors que par un soleil ardent, l'atmosphère en feu ajoutait un nouveau tourment à celui qu'en devaient nos 7 sœurs malades, agitées par la violence de la fièvre, soudain, un Cri douloureux traversa notre Hôpital!!! — Des anges aux blanches ailes se penchant sur la couche de nos sœurs mourantes, avaient contemplant leur image dans le miroir de son âme pure comme la leur; heureux, ils s'envolaient, l'emportant avec eux. Notre Sœur Ste Croix de Sainte mémoire, n'était plus!!! Les sanglots étouffaient toutes les voix, des larmes tombaient de tous les yeux; et c'était à son droit; Car notre regrettée Sœur, était une fleur précieuse dans le parterre de notre famille religieuse, qui demeura longtemps embaumée de son délectable parfum.

Notre Sœur Marie Charlotte Pommerville, dite Sœur Ste Croix, naquit à Montréal en 1810, d'une mère protestante (Mary Lingard). Ses parents fort à l'aise, n'épargnèrent rien pour lui donner une parfaite éducation. Remarquablement intelligente l'enfant toute jeune encore, fréquenta les meilleures écoles de la Ville, continua son cours avec beaucoup de succès et l'acheva vers la 14^{ème} ou 18^{ème} année. Vive et spirituelle, pleine de charmes et de fraîcheur, le bonheur semblait lui tendre les bras; elle s'élança dans le monde avec le vol léger d'un oiseau, croyant y trouver son élément, et dans l'enthousiasme de cet âge d'or, ou l'imagination se laisse si facilement dans de flatteuses et mensongères illusions, elle croyait naïvement qu'elle en aurait toute la vie, qu'à se pencher pour cueillir sous ses pas des

79

fleurs toujours nouvelles. Les rêves imaginaires étaient-chez elle, bien excusables, Car avec le lait-maternel, elle n'avait-jamais Succi le goût de la piété, en la bercant sur ses genoux, Sa mère ne lui avait pas appris les premiers idiomes de nos saintes croyances, et les livres enfantines n'avaient-jamais begayer les doux noms de Jésus, Marie, Ce ne fut qu'en grandissant, qu'elle puisa dans les écoles les enseignemens Catholiques qui la sauvaient d'être dans la suite.

Sa mère qui l'idolâtrait favorisait dans la fille ces goûts pour le plaisir et la parure, et rêvait-pour elle, un avenir aux couleurs brillantes et invariables. Belle-ci de son côté toujours aimable, gracieuse, gaie et expansive, s'attirait-des admirateurs, elle était- recherchée, adorée et aimée, elle le savait-et son cœur aimant et sensible se donnait-volontiers pour se reprendre-bientôt et se redonner de nouveau sans-jamais y trouver-une vraie satisfaction et un solide contentement. Son âme toujours altérée, éprouvait-une soif insatiable de bonheur, elle allait-ici et-là, frappant-à toutes les portes, le mendiant-à tous les plaisirs honnêtes, espérant l'atteindre, mais au moment de le saisir, il lui échappait-et fuyait-comme une ombre. Enfin, lassée d'elle-même, et avec un je-ne-sais-quoi, qui lui laissait-au cœur comme une épine qui la déchirait, elle se prit-à réfléchir sur l'instabilité des choses humaines, et la grâce lui parlant-en même-temps-à l'oreille, elle se dit-avec le plus Sage-des Poésies: " J'ai reconnu qu'il n'y avait-que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sur la terre, ni capable de contenter le cœur de l'homme. (Ecclé chap. 2. v. 11.)

Dès lors les agitations et les perplexités de son âme se doublèrent, elle voulut
 s'arracher à un monde qu'elle ne regardait plus qu'avec dédain; mais des
 liens bien forts l'y retenaient, une lutte terrible s'engagea entre la nature
 et la grâce, un épais brouillard enveloppa son âme et elle souffrit pen-
 dant longtemps une espèce d'agonie. Mais enfin, elle pria, et après à
 voir beaucoup prié, l'esprit de Dieu, comme un doux zéphir souffla sur
 cette âme qu'il s'était choisie, en écarta les nuages et fit naître la
 lumière. Etouffée et lasse, elle s'écria: " Seigneur, que voulez-vous que
 je fasse? Une voix plus forte retentit à l'oreille de son cœur et lui
 dit: " Oublie ton peuple et la maison de ton père, et tu auras le Roi pour
 ami. A cet instant le sacrifice religieux lui apparaît tout res-
 plendissant de mérite et de gloire. " Je me ferai religieuse, s'écrie-t-
 elle. Dieu le veut, et je me ferai Sœur de Charité; incontinent elle di-
 rige ses pas vers notre Hôpital. Sur ce que notre Père de
 Mère Beaubien lui demande, pourquoi, elle choisit cette Communauté de
 préférence aux autres, " C'est que je la crois la plus austère et qu'elle
 me paraît la plus humble." lui répond-elle. Touchée et édifiée de ces ex-
 cellentes dispositions, notre très Honorée Mère l'encourage, et lui dit ad-
 ressement. Après quelques semaines d'épreuve, elle entra en notre Novi-
 ciat le 13 Décembre 1836.

Ses Supérieures, ne furent pas longtemps sans reconnaître les ex-
 cellentes qualités de la nouvelle postulante, et elle se félicitèrent de ce
 que plus tard, elle serait un trésor pour la Communauté. Non pas
 qu'elle fût du nombre de ces âmes d'élites, chez qui la grâce a

tout fait, et dont le plus grand ^{mité} est d'être naturellement portée à la vertu,
 tout-àu contraire Notre Sœur Pommainville était d'une extrême sensibilité;
 elle avait un caractère brillant, une imagination vive, avec une certaine
 appréciation d'elle-même, un usage de l'esprit du monde, et conséquemment
 de la première éducation maternelle qu'elle avait reçue.

Tout cet enchaînement de défauts d'une nature ardente, allait-l'assujettir
 à un rude et continué combat contre elle-même; mais elle entreprit ce tra-
 vail avec un cœur si généreux, une volonté si déterminée et une constance
 ce si persévérante qu'elle fit en très peu de temps d'étonnantes et rapides
 des progrès dans le renoncement à elle-même et dans toutes les
 autres vertus qui distinguent la fervente Novice.

Ses deux années de la probation étant expirées, elle fut admise à
 prononcer ses vœux de Religion le 29 Décembre 1838. En ce jour
 d'éternelle mémoire, on pour jamais elle gura amour et fidélité
 à son Royal Epoux; son âme éprouva comme un avant goût du
 bonheur du ciel et fut inondée d'une sécurité inexprimable, rien
 pense sans doute de ses généreux efforts; et appréciant l'excellen-
 ce de la céleste alliance qui l'unifiait intimement et irrévoca-
 blement à Jésus, la ferveur de la jeune professe prit un nouvel
 élan, vers les sommets de la perfection, et il ne ny eut pas de son-
 tes auxquelles elle ne s'appliqua et dans lesquelles, on la vit s'avancer
 rapidement.

Le souvenir de la présence de Dieu était la nourriture habi-
 tuelle de son âme et ces divins entretiens donnaient à la physiognomie

une expression de calme et d'angélique douceur qui lui attirait non seulement l'estime et la confiance de ses Sœurs, mais qui frappait les séculiers, qui ne la regardait qu'avec un étrange sentiment de respect. Sa tenue remarquablement modeste et réservée, elle joignait des manières douces et affables, sans recherche ni affectation, une gaieté aimable et franche, sans trop d'expansivité, mais soigneusement contenue dans un juste milieu, en un mot on remarquait chez notre Chère Sœur un assemblage de discrétion et de complaisance, de cordialité et d'égards de paroles et de manières pleines de douceur et de déférence, convaincus qu'elle était que les personnes vivant en Communauté ne doivent pas moins se respecter que les gens du monde; elle se conformait à toutes les règles de la politesse dans tout ce qui s'accordait avec la simplicité religieuse, de cette politesse fruit de l'abnégation et de l'humilité, non moins que de la charité et de l'amitié, qui est l'art de se contraindre et de se gêner pour obliger un chacun, aussi elle traitait avec respect les petits et les grands et avait pour eux tous une égale urbanité. Hâtons-nous de dire qu'elle avait une singulière tendresse pour les affligés et les malheureux, et qu'en vue de les soulager, elle embrassait, n'importe quelle peine et quelle fatigue, aussi, la vit-on maintes fois, faire à pied plus d'une demi lieue par des chemins mauvais, à la pluie ou par un froid rigoureux, et arriver la figure toute joyeuse et le cœur content d'avoir réussi à essuyer par quelques secours opportuns des larmes d'infortuné.

Quoique d'une faible constitution, elle était souvent choisie pour aller passer les nuits auprès des malades, et cependant, elle trouvait

que son tour ne revenait pas assez souvent, et sollicitait à chaque occasion contre la faveur d'être nommée.

Quand parmi les malades qu'elle visitait, il s'en trouvait quelqu'un qui ne remplissait pas des devoirs de Chrétien, elle tâchait d'abord par de bonnes paroles de se frayer un chemin pour lui toucher le cœur, et ensuite, elle était sûre du reste, aussi, le malade converti, demandait le prêtre, se confessait et recevait le Viatique dans les meilleures dispositions, assisté de son angélique Sœur de Charité, qui ne le laissait pas qu'il eût expiré. S'il revenait à la Santé, elle ne le perdait pas de vue, dès qu'elle le rencontrait, elle l'encourageait, et lui suggérait les moyens à prendre pour assurer sa persévérance dans le bien.

Comme notre bonne Sœur s'étudiait à une mortification continue, elle, elle laissait avec empressement chaque occasion de se vaincre. Un jour une pauvre femme se présentant à elle, lui tendit la main pour avoir une aumône, son air souffrant et malade fit à notre Sœur Ste Croix, qui lui demanda, si elle n'était pas malade, la pauvre misérable se désolvant la poitrine, lui laissa voir un horrible cancer qui lui rongait le sein, en bryant cette plaie d'ignominieuse, capable de faire reculer d'horreur, notre bonne Sœur fut saisie de compassion et étouffant toute répugnance naturelle, elle se mit avec une tendre charité en devoir de la panser, tout en l'exhortant à la patience, ce qu'elle continua de faire pendant longtemps.

Tout dans la conduite de notre chère Sœur, témoignait, qu'en méditant les enseignements de Dieu Maître, elle avait merveilleusement compris

cette sublime parole tombée de la bouche adorable: " Appreniez de moi que je suis doux et humble de cœur. " Aussi notre Sœur Ste Croix, ne se bornait pas à l'admirer en théorie, mais elle s'efforçait d'en venir à la pratique, et on la voyait avec édification n'avoir que de très bas sentiments d'elle-même, se croyant véritablement la dernière de toutes; elle le tenait en esprit aux pieds de ses Sœurs, et partant de là, elle saisissait les occasions de leur être utile, les entourait de prévenances et d'attentions. et leur rendait en tout temps mille bons offices.

S'étant justement mérité la confiance générale de ses Sœurs, chacune trouvoit en elle, une amie sincère et dévouée, et un grand nombre la prenoient pour confidente de leurs peines et de leurs petits chagrins, qu'elle abaissoit de leur cœur en ranimant leur esprit de foi, leur faisant envisager les moindres événements de la vie comme venant de la main de Dieu, et les engageant à s'y soumettre de bon cœur et par amour pour lui, puis, elle leur donnait à comprendre, que ce qui dans le monde n'aurait été qu'une pique d'épingle, devenoit en Communauté un coup d'épée, et qu'une plume à pointer, nous seroit quel quefois comme un rocher énorme, et tout cela, ajoutait-elle, a été prévu par la divine Providence, qui veut que les choses soient ainsi, afin de donner du mérite à notre vie religieuse, qui autrement, ne nous seroit pas profitable. Ces si sages et amicales paroles, resandoient un peu comme des restaurateurs sur les cœurs les plus ulcérés et cicatrisaient les petites plaies occasionnées par les froissements inévitables dans la vie de Communauté. Notre Chère Ste Croix, étoit elle-même un modèle de résignation

et de soumission à l'adorable volonté de Dieu. Dans tous les conseils et événements fâcheux on l'entendait dire ces paroles qu'elle avait prises pour devise: " Dieu le veut, que sa sainte volonté soit faite. C'est le bon plaisir de Dieu, qu'il en doive venir. On voyait dans tout l'ensemble de sa conduite, que les regards de son âme étaient constamment fixés sur le divin exemplaire qu'elle voulait copier, et que se l'incorporant souvent par la Ste Communion, elle s'unifiait à lui de pensées de volonté et d'affection, pouvant en toute vérité, dire avec l'Apôtre St Paul: " Ce n'est plus moi, qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Tel était l'esprit de simplicité de notre bonne Sœur, qu'elle n'avait à son usage en fait de vêtements, de livres, de petits meubles &c., que ce qui lui était d'une indispensable nécessité. Si elle recevait quelques petits objets en présent, comme images, statuettes, médailles ou autres choses semblables, elle les acceptait avec la plus vive reconnaissance, en témoignait du plaisir, mais s'avait-tout aussitôt adroitement s'en débarrasser en faveur de quelque-une de ses Sœurs, ou bien en les remettant à notre Mère Supérieure; tant elle craignait de s'attacher à ces objets, et que cette petite affection, comme une matière gluante, fût une entrave à la perfection; tel on voit le petit oiseau, retenu par un fil, rester à plate terre, et ne pouvoir ^{repris} son vol accoutumé.

Par sa belle éducation, sa discrétion, son jugement droit, et sa haute intelligence, elle était abondamment pourvue de toutes les qualités requises pour remplir l'office de Secrétaire. Notre Père de Mère qui en faisait déjà son bras droit, lui confia cet emploi, dont elle s'acquitta

s'acquitta d'une manière très honorable pour la Communauté.
 C'était ainsi que sans bruit et sans éclat, notre Chère S^r Ste Croix
 se rendait utile à l'Hôpital et au prochain, s'enrichissant-elle-même
 d'un trésor de mérites par la pratique de mille petites vertus et par
 l'enchaînement d'une série de bonnes œuvres qu'elle cachait soigneu-
 sement sous le manteau de l'humilité, lorsque la prodigieuse Emigra-
 tion de Juin 1847, abondant nos rives vint jeter l'effroi au sein de
 notre population. Notre Sœur Ste Croix qui avait accompagné notre
 Père dans la première visite aux ambulances, n'eut pas de re-
 pos qu'elle n'eut obtenu la permission d'aller soigner ces pauvres mal-
 heureux. Inutile de dire avec quelle ardeur y ^{elle} accourut et de quelle
 constance elle y fit preuve. Ses journées lui paraissaient toujours
 trop courtes, il fallait comme l'arracher d'auprès ^{des} malades, et si
 ce n'eût été que l'obéissance, elle y serait doucement restée pour y pas-
 ser la nuit. Les Médecins, les Agents et les employés l'avaient
 en singulière vénération, ils n'en parlaient qu'avec la plus haute es-
 time et lui donnaient en toutes rencontres des marques de leur res-
 pect et de leur admiration pour les soins qu'elle prodiguait aux ma-
 lades. Un jour il arriva que plusieurs jeunes Médecins réunis
 ensemble tenaient une conversation un peu malicieuse, Notre S^r Ste
 Croix, les ayant entendus, prit de là occasion de leur faire une dé-
 licate morale, dont ils ne s'offensèrent pas, mais qu'ils durent se
 rappeler, car quelques jours plus tard, s'étant encore oubliés en
 quelques plaisanteries, ils aperçurent non loin d'eux, notre bonne

Sœur, confus et d'contenance, le Rouge leur monta à la figure, son plaisir se changea en un même silence, et ils se tinrent sur leur garde dans la suite.

Depuis plusieurs jours, notre Sœur St. Brois, ne se sentait pas bien. Son seul courage soutenait ses forces, et son extrême dévouement lui faisait dissimuler son mal, auquel cependant elle dut en fin céder. Un matin, elle se leva, après avoir passé une nuit fiévreuse et pensait peut-être pouvoir retourner avec ambulances, mais elle était si pâle et si chancelante, que notre Mère, crut nécessaire de lui dire de rester à la Communauté et de se reposer; le lendemain et les jours suivants n'étant pas mieux, elle reçut l'ordre de ne se point fatiguer. Durant ce temps, Dieu, qui voulait ajouter un dernier coup de pinceau à la ressemblance de cette âme fidèle avec le Divin Original, la fit passer par d'effroyables angoisses intérieures. La pensée des terribles jugements de Dieu, jeta tout-à-coup l'épouvante et le trouble dans tout son être et fit trembler son pauvre cœur. Son âme naguère si calme, devint assailli par une épouvantable tempête, se jeta à des ténèbres obscures, plongée dans une oruelle désolation et pouvant s'écrier avec la Vierge du Calvaire: "Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez vous abandonnée?" Enfin, le secours au cœur de Jésus et à la Mère des Douleurs, dissipa l'orage, la lumière se fit et son âme reprit sa sérénité d'autrefois. Mais la maladie durant ce laps de temps avait fait des progrès, et un jour, on la rencontra ne pouvant plus se soutenir, on la conduisit à l'infirmerie, dès qu'elle y eut mis le pied, regardant celles

qui lui avaient porté secours: " Je n'en sortirai plus, leur dit-elle. Dès le même jour la fièvre sera déclarée avec intensité, elle s'alit, et le danger bientôt devint évident, les médecins n'avaient guère plus d'espoir. Ses Supérieures alarmées de la peste que la Communauté allait faire par la ~~morte~~ d'un sujet si précieux, lui ordonnèrent de demander la guérison par l'entremise du grand St Joseph. Ce Commandement la contraria beaucoup, cependant, inclinant la volonté devant celle de ses Supérieures, elle accomplit généreusement ce que l'obéissance lui prescrivait, quoiqu'avec une répugnance extrême, tout elle désirait d'aller au plus vite jouir des embrassements de son bien-aimé. C'était quelque Châsse du Fiat, du divin agonisant de Bethsamin. Se tournant vers une petite Statuette de St Joseph, elle lui fit cette prière, d'une voix presque mourante. Mon bon Père St Joseph, on me commande de vous demander ma guérison, je le fais de tout cœur, par obéissance, car vous savez que je n'ai jamais agi autrement, donc mon bon Père, demandez la pour moi, et recommandez-moi, à ma bonne Mère, la Très Ste Vierge. Son infirmière, ayant ajouté, " Si c'est la sainte volonté de Dieu, Oh oui, lui repliqua-t-elle avec vivacité: " La Ste Volonté de Dieu, a toujours été le mobile de toutes mes actions, oui, oui, je ne demande que l'accomplissement de la Ste Volonté de Dieu. Puis, regardant son infirmière, elle lui demanda, comme pour s'assurer, si elle avait rempli l'intention de ses Supérieures: " Cette prière est-elle suffisante? " Certainement lui répondit-elle, demeurez en paix, et essayez de reposer, Dites bien à notre Mère agouta-t-elle: " Que j'ai fait, ce qu'elle m'avait ordonné. Cette chère Sœur

eut le mérite d'avoir fait un sublime acte d'obéissance, mais hélas ses
 Supérieurs, n'en eurent pas moins la douleur de faire le sacrifice d'un
 Sujet si précieux. La lampe de cette Vierge Sage et prudente, jetait
 une lumière vive et ardente, et il tardait à l'Époux Céleste d'aller à sa
 rencontre et de l'inviter à graver les splendeurs des Sacris parois pour
 y célébrer leurs éternelles fiançailles et y chanter le Cantique de l'Agneau
 paré du Splendide Vêtement de la Virginité. Réduite bientôt à l'ex-
 trémité, elle reçut les Sacraments des mourants avec une pleine lucidité
 d'esprit. Plus elle touchait à la fin, et plus son âme s'unissait à Dieu
 et comme ses lèvres expirantes murmuraient quelques ^{paroles} la Sœur Infirme
 approcha son oreille de la bouche de la mourante; elle l'entendit qui di-
 soit: " Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre servante. Seigneur, j'ai
 mis ma confiance en vous, je ne serai point confondue. Mon Dieu, je vous ai
 préféré à tout. Ne donnant plus ensuite, aucune signe de connaissance,
 elle entra dans une paisible agonie et remit ainsi son âme entre les mains
 de celui qu'elle avait uniquement aimé depuis l'heureux jour où il avait fait
 entendre un appel plein d'amour à son cœur aimant et docile. C'était dans
 la journée des 31 Juillet, Notre chère Sœur Pommainville, dite S^{te} St-Brois, était
 dans la 37^{ime} année de son âge et la 11^{ime} de sa vie religieuse.
 Malgré les trop courtes années qu'elle a passées au sein de notre Communauté,
 son nom est cependant resté en singulière vénération, et ces angéliques
 vertus y ont laissé une trace profonde dont le souvenir est bien cher à
 celles qui furent ses contemporaines.

Une jeune fille que notre S^{te} St-Brois avait pris pour aide
 aux ambulances

et qui de protestante était devenue fervente Catholique, tomba malade à peu près dans le même temps. Le matin du décès de celle-ci, la figure souffrante de la jeune Conventuelle parut toute rayonnante, et poussa tout-à-coup un cri de surprise et de joie elle s'écria; "oh! qu'elle est belle, oh! qu'elle est belle!" sur ce quelqu'un lui demanda, de qui elle parlait: "de ma S^{te} Ste Croix, ajouta-t-elle, oh! qu'elle est belle; elle s'en va au Ciel, je la vois qui monte.

Quelques heures plus tard, la jeune fille mourait à son tour. Ses assistants qui avaient été étonnés et émus de cette scène vinrent à la Communauté, s'enquirent, si notre Sœur Ste Croix était morte et l'on constata, que le fait-avait-eu lieu précisément à la même heure qu'elle avait rendu son dernier Souffrir.

Notre Père Lami, qui avait-tous les secrets de cette belle âme, ajouta foi à cette apparition, et il en fit-le récit à maintes personnes, en faisant l'éloge des vertus de celle qu'il connaissait si bien.

L'épidémie en se propageant d'une manière toujours de plus en plus alarmante, menaçait la Communauté de plus grand des ravages encore si elle ne se hâtait de prendre une prompt mesure pour en arrêter le regrettable progrès. Nos deux médecins après avoir sagement employé tous les secours de l'art, déclarèrent qu'il fallait d'absolue nécessité que nos Sœurs Convoalescentes allassent respirer de bon air par un changement de localité. A cet effet, notre Mère de Châteauguay avec son isolement, la fiante et belle

Campagne, aurait été sous tous les rapports l'endroit le plus agréable et le plus favorable; mais la distance ne permettait pas d'y pouvoir transporter nos pauvres malades, encore trop faibles pour supporter la longueur ^{du voyage} qui aurait pu leur être préjudiciable et même fatal.

Les bonnes Sœurs de la Congrégation, dont la sympathie et le dévouement à notre égard, dépassent toute éloges, s'acquiescent un droit incontesté à notre reconnaissance pour la générosité et le dévouement dont elles firent preuve en cette circonstance, allant jusqu'à compromettre leurs propres intérêts pour nous venir en aide. Apprenant que nous avions besoin pour le recouvrement de la santé de nos malades d'une maison de Campagne, elles résolurent incontinent d'offrir à notre Mère, leur supérieure de l'Île St Paul, où elles employaient un grand nombre d'indigènes à la culture des terres si en valeur. Mais ces-ci entendant parler du projet de ces bonnes Sœurs, leur déclarèrent que de moment où les malades mettraient le pied dans l'Île, ils laisseraient tous les travaux et s'en iraient, belles et loins d'être découragées et de s'effrayer de leur menace, restèrent disposées à sacrifier leur récolte de l'année plutôt que de nous point prêter assistance, cependant, elles ne pourraient effectuer leur généreux dessein sans l'autorisation de Monseigneur à qui elles le référèrent, La Grandeur ne peut qu'admirer leur fraternelle Charité et leur désintéressement, mais ne leur permet pas d'exposer leur Communauté à encourir un pareil dommage.

Nos bons Pères Sulpiciens de leur côté, ne vinrent pas moins d'empresamment à nous montrer leur paternel intérêt à notre égard, en

mettant à notre disposition leur maison de la ferme Gregory, (ce jour d'hui notre propriété sous le nom de Carmel), commode et Spacieuse entourée d'arbres forestiers et d'arbres fruitiers, Complètement hors de la Ville, parfaitement isolée, offrant ainsi l'avantage de belles promenades solitaires avec tous les autres agréments de la Campagne. Monseigneur, fut d'avis, que notre Mère accepta cet offre, ce dont elle fut très satisfaite, sans pourtant trop s'avoir sur qui elle pourrait compter pour aller y faire les préparatifs nécessaires à recevoir des malades.

Lorsque les bonnes Sœurs de la Congrégation, qui étaient les occasions de nous rendre service firent dire à notre très Honorable Mère qu'elles se chargeaient de faire nettoyer la maison, ce qui tenait à elle, ce fut une bonne œuvre du pied. Cette maison qui n'avait pas été habitée depuis longtemps était restée dans un grand état de malpropreté qui nécessitait un sérieux grand ménage; le bédas de la case au grenier fut scrupuleusement et consciencieusement fait; pas un petit coin n'échappa à la brosse et à l'époussette et sous des mains si bien entendues elle revêtit, un aspect de fraîcheur, un air de propreté, qui lui donna l'apparence d'un petit Palais. De plus ces bonnes et Charitables Sœurs firent transporter à leurs propres frais tout l'ameublement nécessaire jusqu'à une vingtaine de lits avec rideaux, qu'elles fournirent aussi.

Tout étant prêt une quinzaine de nos Convalescentes dans la journée du 26 Juillet, se dirigeaient du côté de cette maison de Campagne, la plupart d'entre elles n'avaient quasi conscience de leur état, les unes riaient, d'autres pleuraient, celles-ci priaient, les autres

Chantaient, selon les différentes dispositions de Chacun., C'était à analyser
des larmes de Compassion des cœurs les plus insensibles, que de les voir partir
plus ou moins tristes, plus ou moins joyeuses.

La Charmante demeure qu'elles s'en allaient habiter, en outre qu'elle leur
fournissait tous les avantages possibles pour leur prompt rétablissement,
était aussi à la proximité de la Ville, et permettait à notre très Honorée
Mère d'y aller plusieurs fois la semaine, ce qu'elle ne manquait pas
de faire, à la grande Satisfaction de nos Chères Sœurs, qui la desi-
raient toujours avec impatience, et qui ne la laissaient partir qu'à re-
gret.

Nos bons Pères du Séminaire furent aussi très avides à les visiter
surtout le dévoué, l'excellent et le Charitable M^r Willemeise, qui eut
pour elles toutes les bontés imaginables et qui fut comme le Sauveur
de notre Communauté, par les moyens que les inspirait son ingé-
nieuse Charité pour s'en rendre utile, soutenant et relevant au besoin le
Courage général par une douce et charmante gaieté, ayant toujours
sur les lèvres un mot aimable, une parole agréable.

Monsieur ayant permis de garder le Saint Sacrement dans la
maison, l'appartement le plus vaste et le plus décent avait été soigneuse-
ment préparé à cet effet. Dès le lendemain de l'arrivée de nos Sœurs, le
bon Père Sarré y fit dire la Sainte Messe, et elles l'eurent ensuite deux
fois par semaine, ce qui leur était d'une grande Consolation, qu'elles
purent goûter, après que les forces et la tête leur furent revenues.

Après un 15 de jours passés à la ferme Gregory, quelques unes

furent jugés assez bien portantes pour être envoyées au Manoir de
 Châteauguay, elles s'y trouvaient pourtant si superbement installées, que
 ce leur fut un grand sacrifice d'en partir. Le 9 Aout-sept d'entre
 elles sous la garde de notre bonne Sœur Assistante Mallet, dis-ait
 adieu à leurs compagnes et s'embarquaient pour Châteauguay, quoi-
 qu'elles eussent pris un mieux considérable, elles n'avaient pour la
 plupart qu'une partie de leur jugement et de montraient par suite le-
 naces à l'excès; bon gré, malgré, il fallait souscrire à ce qui leur
 passait par la tête, et n'avaient nul sens de rendre obéissance à notre
 bonne Sœur Assistante, qui s'efforçait à leur faire plaisir, et qui était
 dans des trances continuelles, surtout que quand il leur prenait fantai-
 sie d'aller sur l'eau, et que pour aucune considération, elle réussissait
 à les en empêcher. Les pauvres Sœurs, demeuraient dans cet es-
 pèce de délire pendant plusieurs ~~semaines~~ et jusqu'à ce qu'elles eu-
 rent repris leurs forces naturelles. Comme leur état ne leur permet-
 tait ^{pas} d'aller aux offices de l'Eglise de la paroisse, Monseigneur, toujours
 rempli de compassion et de charité, leur permit d'avoir le St-Sacrement
 dans la petite Chapelle du Manoir, et le bon M. Secours, Curé de Châ-
 teauguay ~~eut~~ la complaisance de venir leur donner la Ste Messe, sur
 semaine et le dimanche inmanquablement.

Le 28 Juillet, on commença à la Communauté une Neuvaine
 solennelle en l'honneur du bon Dieu St. Joseph. La Mater ornée de
 fleurs et d'un beau luminaire fut placée dans l'Eglise, trois cierges
 y brulaient la journée entière et après la Ste Messe, le Prêtre récitait

les Sitanies de St Joseph auxquelles toute l'assistance répondait avec piété et pitié. Comme on espérait la Ceptation du fléau que par l'intercession des Saints du Paradis, on multipliait les devotions en leur honneur; La bonne Ste Anne que nos mères sur leurs genoux nous ont appris à prier sent aussi un tribut d'hommages et Chaque soir après le Chapelet, on faisait pieusement la pécitation de ses Sitanies, avec la confiance de petits enfants s'adressant à leur grand' Mère.

St Cécile Gardienne, les yeux toujours attachés sur la fleur d'Yfouville, ne se lassait pas d'en cueillir les plus belles fleurs dans le choix qu'il en faisait, en voulant de toutes les saisons, sa Sainte devant une tête noblement blanchie; désirant la couronne d'immortalité sur son front septuagénaire il transplante cette plante mystérieuse en son Cielste Jardin où à jamais resplendira l'éclatante blancheur de lys elle marchera pour toujours à la suite de l'Épouse des Vierges. C'était le 4 Aout, notre Chère Sœur de douce et pieuse mémoire venait d'expirer.

Votre Sœur Marie Anne Noblest, quoique d'origine Anglaise, avait vu le jour au Canada le 12 Avril 1775. A peine sortie de l'enfance, l'infatigable sembla tout d'abord vouloir s'attacher à ses parents elle perdit sa mère. Son père simple Soldat etant incapable de l'élever et de pourvoir à son éducation, fut contraint de s'en séparer et de la placer sous le toit de la Charité. A partir de ce jour l'orpheline n'en connut jamais d'autre et l'Hôpital devint son foyer de famille. Elle avait une Sœur aimée qui se nommait Catherine

et qui après avoir passé quelques années avec nous, voulut retourner dans le monde pour s'y fixer, ayant rencontré un parti avantageux, elle se maria, et eut plusieurs enfants, qui lui donnaient de la consolation.

Ces deux petites orphelines étaient encore protestantes lors qu'elles furent remises entre les mains de notre très Honorée Mère Despins, elles furent instruites et baptisées par notre Vénérable Père Focin, qui remarqua l'œil vif et l'esprit prompt de la petite Marie Anne, reconnut bientôt qu'elle avait une mémoire facile, un grand desir de s'instruire et de très heureuses dispositions à la vertu; il voulut dès lors cultiver cette jeune plante. Lui-même dans ses moments de loisir lui apprit à lire, lui donna des leçons d'écriture et de grammaire, lui enseigna quelques pages d'histoire, surtout celle de l'Eglise et lui fit acquérir quelques autres connaissances, qui en développant son intelligence, formaient son jugement, se disposaient son cœur à la vertu et lui préparaient pour plus un avenir honorable. Mais ce Saint et vertueux Ecclésiastique s'attachait surtout à implanter dans son cœur aimant et sensible le goût de la piété, l'amour du devoir, une grande attention à bien faire toute chose et l'esprit de travail. Il l'encourageait et la félicitait de ses petits succès avec toute la bonté d'un père, l'orpheline en grandissant répondit à sa sollicitude et profita de ses leçons en utilisant les talents dont la Providence l'avait favorisée. Aimant beaucoup la lecture, elle saisissait avec empressement tous les petits moments à sa disposition et les employait à s'instruire. Il est de tradition qu'elle lisait avec un goût si exquis et donnait à ses phrases une expression

si vive et si naturelle que c'était plaisir de l'entendre. Sa conversation était toujours des plus agréables et d'autant plus intéressante que grâce à son heureuse mémoire, elle avait tout un répertoire d'anecdotes et de traits édifiants, qu'elle narrait avec beaucoup de sel et de facilité.

Honnête et guidée par le Vénérable Père Sordani, son cœur flexible comme une cire molle, s'ouvrit à toutes les bonnes impressions qu'il s'efforçait de lui inspirer. Bientôt on remarqua chez l'orpheline, un grand esprit de foi, un amour de la prière et une grande compassion pour les pauvres; hélas, un jeune enfant naïf en contact avec le malheur avait appris à le respecter et à lui donner des larmes. Insensiblement elle pencha pour la vie religieuse et manifesta le désir d'entrer en notre Noviciat, mais comme elle était naturellement attachée au toit qui l'avait si charitablement abritée, on jugea à propos de prolonger ses années d'épreuves, et elle dut attendre longtemps avant de voir ses espérances se réaliser. Mais durant ce laps de temps, sa vocation à la vie religieuse battit pied le vent de la contradiction ne gagna que plus avant ses racines et dans la suite elle n'en poursuivait qu'avec plus de fermeté et de courage sa laborieuse et méritoire carrière.

Ce ne fut qu'à l'âge de 25 ans, le 18 Octobre 1800, que toute pleine de santé et toute rayonnante de joie, elle fut admise au nombre de nos postulantes, et deux ans après le 19 Octobre 1802, elle fut au comble de ses desirs en ayant l'inestimable bonheur de prononcer ses vœux de religion. Au ce jour solennel et d'ineffable souvenir la nouvelle professe ne sentit battre à ses côtés ni le cœur d'un père, ni celui d'une mère.

mais en face d'elle et pour témoin de ses serments, se voyait un vénérable Vieillard dont les rides septuaginaires disparaissaient sous un rayonnement de bonheur; C'était le bon et Minier Père Ponce qui trempait de Contentement en voyant la petite protégée de l'Hôpital sa chère élève agenouillée au pied de l'Autel prenant Jésus pour unique partage et la part de son héritage.

Dès le début de sa Carrière Religieuse, notre Sœur Nobless, se fit surtout remarquer par son extrême régularité, et elle fut tous les jours de sa vie d'une ponctualité rigide pour ne pas dire militaire. En s'engageant par les liens étroits et irrévocables des vœux de Religion, elle avait excellentement compris qu'elle devenait par dessus tout, fille de Communauté et que conséquemment, elle avait à tous les instants de son existence à se plier aux exigences d'une règle; aussi, fut elle toujours très soigneuse et attentive à en observer tous les plus petits points avec un grand esprit de foi, et avec une constance qui ne se démentit jamais pas même sous le froid des ans, alors que parvenue à l'hiver de la vie, le plus mâle courage semble se glacer, et que la nature faible et épuisée, ayant perdu sa rigueur se relâche quelque adoucissement; notre Sœur Nobless, loin de se croire exempte de la règle Communale, se faisait scrupule de demander la plus légère dispense dans une grave nécessité, et elle demeura constamment appuyée aux plus menues observations avec l'abandon et la docilité d'une simple novice; ne voulant pas même accepter les services que les plus jeunes Sœurs auraient voulu lui rendre, et dont elle les remerciait avec politesse, leur disant d'un air aimable et gracieux: "qu'elle était non

27
Lytcheux
1790

9 77
seulement la servante des pauvres, mais la sienne propre, et qu'elle n'était pas venue
en religion pour se faire servir, mais pour servir les autres.

Faisant de son avancement spirituel sa principale affaire, elle était
par suite d'une très grande délicatesse de conscience, et n'aurait pas voulu
par respect humain, timidité ou autrement demeuré sous l'assaut
de ces pénibles malaises, occasionnés par des incertitudes et des per-
tes qui ralentissent la ferveur, abâtissent le courage et annoncent des nu-
ges de tristesse où l'âme n'a voit goûté. Sans ces angoisses de con-
science dont comme beaucoup d'autres elle ne fut pas exempte, elle eut recouru à
un pieux Ecclésiastique du séminaire, en qui elle avait pleine confiance,
celui-ci, eut grâce de calmer les cruelles agitations de son âme et de l'é-
tablir dans une paix aussi solide que durable. Cette direction parvint
à celles qui n'en avaient jamais senti le besoin un peu extraordinaire
et ne manqua pas de lui attirer certains désagréments, qu'elle supporta
non seulement avec humilité et patience, mais avec un grand contente-
ment intérieur, ne croyant pas devoir payer trop cher l'abondance
qui remplissait son âme et qui en lui dilatant le cœur, facilitait son
progrès dans la sainteté propre à sa vocation.

D'un esprit judicieux, clairvoyant et conciliant, elle se'doit volon-
tiers au jugement des autres; mais cependant elle se serait bien gardée
pour faire plaisir à un chacun d'incliner contre le droit et la justice,
sans se prononcer ouvertement, elle agissait dans les circonstances selon
ce qui lui semblait devoir le plus contribuer à la gloire de Dieu à l'utilité
du prochain et au bien de sa Communauté.

Comme toutes les âmes qui tendent à l'union avec Notre-Seigneur, elle avait l'esprit de prière et elle comprenait que l'oraison est cette échelle mystérieuse à l'aide de laquelle on arrive au sommet de la perfection, aussi, qu'il s'agit d'édifier de la voie sur ses Vieilles années, alors qu'elle était à la Salle de Communauté, occupée à un travail manuel, ayant devant soi un petit papier, sur lequel elle notait la pensée qui l'avait le plus frappée durant la méditation, ou une prière oraison jaculatoire, dont elle se servait pour se tenir en la présence de Dieu, de sorte que tous ses mouvements et toutes les palpitations de son Cœur, n'étaient qu'une continuelle aspiration vers le Ciel.

Extrêmement bonne, officieuse et obligeante envers toutes ses Sœurs, elle était surtout pleine d'indulgence pour les plus jeunes, qui lui donnaient aisément leur confiance et leur affection, dont elle se servait pour les porter à la piété à l'amour de leur devoir et de la règle et à l'esprit de leur état, leur donnant aussi au besoin de sages avertissements, mais avec une délicatesse et un à propos qui ne pouvaient froisser. D'une simplicité d'enfant, elle était d'une soumission exemplaire et n'avait pour toute volonté que celle de ses Supérieures à qui elle donnait en toutes rencontres des marques de la vénération et de son respect et elle ne se serait jamais retirée d'auprès d'elles, sans faire une profonde révérence, ce dont elle s'acquittait de si grand cœur et de si bonne grâce que nos jeunes Sœurs d'alors en étaient tellement frappées qu'après 50 ans, elles s'en souvenaient encore et la citaient comme modèle de ce que devons faire à notre tour.

Ayant en honneur les places de distinction et les Charges honorifiques